

Marlen Haushofer, *Le Mur invisible*

Séance 5 – Être humain et animaux

La question du rapport entre êtres humains et animaux occupe une place essentielle dans le roman, ce qui justifie de consacrer une séance à cette perspective.

I. De l'exploitation à la co-dépendance

I.1. La dénonciation des traitements infligés aux animaux

En de nombreuses pages de son récit, la narratrice dénonce la façon dont l'être humain se conduit habituellement avec les animaux.

« Il arrive encore [à la vieille chatte] de faire un écart, prise de peur, ou de fuir vers la porte si je fais un mouvement brusque. [...] peut-être que la chatte me connaît mieux que je ne me connais et pressens ce dont je pourrais être capable » (p. 58)

L'attitude de la chatte le souligne : il y a en tout être humain une violence latente dont les animaux font les frais.

- Violence envers les animaux sauvages

Les animaux sauvages sont pour leur part victimes des chasseurs qui voient uniquement en eux des trophées, des chiffres dont se vanter :

« c'est [les hommes d'affaires], aidés en cela par Louise et le garde-chasse, qui se chargeaient d'abattre le nombre de bêtes prescrit » (p. 11)

L'animal n'est pas ici considéré comme un vivant : il est réifié, instrumentalisé comme moyen d'affirmer un certain prestige social (la narratrice souligne qu'Hugo, plutôt que de s'offrir une chasse, « aurait aussi bien pu s'acheter des chevaux de course ou un yacht », *ibid.*).

Cette violence à l'égard de la faune sauvage s'exerce sans mesure, surtout lorsqu'il s'agit d'animaux jugés dangereux pour les êtres humains : les « bêtes de proie ont été décimées » (p. 119), les « lynx [ont] été exterminés » (p. 45).

Si la nécessité de la chasse s'impose à la narratrice, pour sa survie et celle de ses animaux, elle ne cesse d'exprimer sa réticence voire son dégoût devant « ces activités meurtrières » (p. 50). Il lui est impossible de comprendre comment certains êtres humains – comme Louise ou Ned Land – aiment la chasse :

« J'essayai de me représenter ce que peut éprouver quelqu'un pour qui tuer est un plaisir. Mais en vain. Mes poils se dressaient sur mes bras et ma bouche se desséchait de dégoût » (p. 164).

- Violence envers les animaux domestiques

Les animaux domestiques, quant à eux, ont un statut de possession, de « bien meuble » : l'être humain est pour eux un « propriétaire » (p. 36 par ex.), un « maître » comme le souligne la narratrice dans son propre rapport à Bella (p. 38) ou à Lynx (p. 42). Ce rapport de dépendance est particulièrement marqué chez le chien, animal transformé en véritable serviteur de l'homme :

« Lynx n'avait pas le choix, il avait besoin d'un maître. Un chien sans maître est l'être le plus misérable du monde, et l'individu le plus abject est encore capable de plonger un chien dans le ravissement. » (p. 60)

Les animaux domestiques appartiennent donc aux êtres humains, qui peuvent agir envers eux comme bon leur semble – c'est-à-dire la plupart du temps mal. Ces animaux sont bien souvent maltraités, comme l'a été la vieille chatte :

« Elle avait dû faire de mauvaises expériences avec mes semblables. Je sais trop comment les chats sont traités la plupart du temps, surtout à la campagne, pour m'en étonner » (p. 58)

Quant à l'animal d'élevage, entendre des « paroles dures », être « bousculé » ou « battu » (p. 206) est son quotidien. La figure du paysan cruel est ainsi tellement topique qu'elle est mise en scène dans l'une des histoires que la narratrice lit dans ses almanachs :

« celle du roi des anguilles qui poursuit le paysan cruel pour les animaux et qui finit par l'étrangler dans des circonstances dramatiques » (p. 150)

I.2. La découverte d'un autre type de rapport

L'expérience vécue par la narratrice va lui permettre de découvrir un autre type de relation, plus équilibré, aux animaux. Nous nous intéresserons ici au cas des animaux domestiques, dont nous avons vu qu'ils sont par nature (par essence) dépendants des êtres humains. Or, la narratrice se retrouve dans une situation où elle réalise combien elle-même dépend de ces animaux :

« J'avais toujours aimé les bêtes, mais à la manière superficielle des citadins. Et quand soudain je me mis à dépendre entièrement d'elles, tout devint différent. » (p. 274)

- Co-dépendance matérielle

On peut parler tout d'abord d'une forme dépendance matérielle mutuelle, particulièrement sensible dans le cas de **Bella**.

Lors de sa première apparition, la dépendance de la vache à l'être humain s'exprime d'une façon particulièrement dramatique :

« Elle vint aussitôt vers moi en mugissant de détresse. La pauvre bête n'avait pas été traitée depuis deux jours [...]. » (p. 36)

« elle avait besoin de moi » (p. 39), conclut la narratrice à la fin du récit de leur rencontre.

Mais la narratrice a tout autant besoin de Bella : du lait de la vache dépendent en effet ses chances de survie. Cela est particulièrement sensible dans certains moments critiques où la narratrice n'est plus capable d'ingurgiter aucune autre nourriture : « je n'ai vécu que du lait de Bella. C'était la seule chose qui ne m'écœurerait pas » (p. 65).

- Co-dépendance affective

À cette co-dépendance matérielle s'ajoute une co-dépendance affective, dont l'exemple le plus net est sans doute celui de **Lynx**.

On l'a dit, l'homme a fait du chien un être dépendant affectivement de son maître, ce qui apparaît bien dans l'attitude de Lynx après la catastrophe : « Lynx redevenait inquiet et se serrait contre moi en poussant des jappements plaintifs. Tout le long du chemin il resta près de moi et je lui parlai pour le tranquilliser » (p. 22), « Lynx [...] sauta sur le banc à côté de moi et

posa sa tête sur mes genoux » (p. 23). Cette dépendance affective est également mise en lumière dans les moments où la narratrice se sent particulièrement mal psychologiquement : « Lynx avait beaucoup souffert de mon état dépressif, car il dépendait entièrement de moi » (p. 92).

Mais la narratrice réalise peu à peu combien la compagnie du chien est importante pour elle, au point d'éprouver de l'« angoisse » lorsqu'elle est loin de lui (p. 100) : « je comprenais ce que Lynx représentait pour moi. Je ne pouvais plus imaginer la vie sans lui » (*ibid.*).

Une semblable co-dépendance se noue entre la narratrice et la vieille chatte : « elle a peut-être compris que nous dépendons l'une de l'autre » (p. 59). Mais la relation est cette fois plus nettement déséquilibrée, puisque la vieille chatte est présentée comme « un animal courageux, endurci, [...] qui n'abdiqu[e] jamais sa liberté » (p. 60) ni son indépendance. La narratrice le reconnaît :

« En vérité, je dépends plus d'elle qu'elle de moi. Il suffit que je lui parle, que je la caresse, pour que sa chaleur passe doucement de son corps à mes paumes et me console. Je ne pense pas que la chatte ait besoin de moi comme j'ai besoin d'elle. » (p. 59)

- Le rôle essentiel des animaux

Aussi la narratrice écrit-elle, à propos de ces deux animaux : « Je crois bien que je n'aurais pas pu surmonter ce premier hiver si je ne les avais pas eus tous les deux » (p. 152). Elle lie ainsi, explicitement, la question de sa propre survie à celle de la présence de ses animaux domestiques.

Ce rôle essentiel des animaux dans le récit que nous lisons est également souligné par le fait que c'est à leur sujet que sont réalisés les seuls écarts à la chronologie du récit, ces prolepses qui annoncent leur disparition à venir et, en particulier, le massacre final de Lynx et de Taureau (cf. les p. 59, 121, 136, 173, 211, 247 : prolepses de la mort de Lynx ; p. 142, prolepse de la mort de Perle ; p. 187-188 et 247 : prolepses de la mort de Tigre ; p. 188-189 et 247 : prolepse de celle de Taureau). Ces annonces disent la douleur de leur perte et soulignent combien la vie est plus triste, plus vide, et plus dangereuse, depuis qu'ils ne sont plus aux côtés de la narratrice.

Néanmoins, leur souvenir continue à l'accompagner longtemps après leur disparition, en particulier celui de Lynx :

« Souvent quand je marche seule, maintenant, dans la forêt, il m'arrive de parler à Lynx comme avant. [...] Je ne suis pas surprise d'entendre à tout moment craquer derrière moi des branches sous ses pattes légères. En quel autre lieu pourrait errer sa petite âme de chien si ce n'est sur mes traces ? [...] Lynx mon brave et beau chien, mon chien, il est probable que c'est seulement dans ma pauvre tête qu'existe le bruit de tes pas, le reflet de ton pelage. Tant que je vivrai, tu suivras ma trace, affamé et consumé de désir comme moi-même, affamée et consumée de désir, je suis d'invisibles traces. » (p. 136)

On relève dans ce passage l'un des rares vocatifs du texte : la narratrice interpelle Lynx, s'adresse directement à ce compagnon disparu, ce qui souligne le rôle essentiel qu'il a joué dans son existence.

II. Les enseignements de l'expérience

II.1. Les rapports aux animaux domestiques : la remise en cause des barrières interspécifiques

Cette dernière citation, dans laquelle la narratrice rappelle qu'elle avait l'habitude de parler à Lynx et lui attribue une « âme », souligne que le lien qui l'unit à ses animaux dépasse rapidement le stade de la simple domestication et même de l'interdépendance :

« même si Bella ne m'avait pas donné de lait, il m'aurait été impossible de ne pas en prendre le même soin. Très vite elle était devenue pour moi bien plus importante qu'un animal qu'on entretient parce qu'il est utile. » (p. 55)

- Communication interspécifique

Tout d'abord, nous pouvons noter que la narratrice insiste fréquemment sur la communication qu'elle parvient à établir avec ses animaux domestiques.

Elle apprend tout d'abord à décrypter leurs mouvements et leurs comportements, comme nous l'avons vu dans notre **Séance 4**. Ainsi dit-elle de Lynx :

« Il lui était très difficile de ne pas se mettre à aboyer joyeusement, je le comprenais au tressaillement de ses oreilles et aux ondes qui parcouraient son dos » (p. 68)

Mais elle prend également l'habitude de parler à ses animaux – pour les rassurer notamment – et elle est persuadée qu'ils la comprennent :

« Il [Lynx] comprenait tout ce que je lui disais » (p. 60)

« Elle [Bella] comprenait que je voulais l'aider et cela me redonnait un peu d'assurance » (p. 166)

Plus encore, elle interprète les sons émis par eux en termes de langage articulé. Ainsi, elle utilise pour qualifier les miaulements de la vieille chatte les mêmes verbes de parole que si celle-ci était capable de s'exprimer humainement : « Elle criait et criait et essayait de me raconter ce qui lui était arrivé » (p. 170). Après la mort de Lynx, quand leur relation est devenue plus forte, la communication s'intensifie :

« Elle a pris l'habitude de me répondre lorsque je lui parle. Ne sors pas ce soir, il y a le hibou et le renard dans la forêt, près de moi tu es au chaud et en sécurité. Hrrr, miaou, miaou, répond-elle, ce qui signifie : nous verrons, femme, je ne suis pas encore fixée. » (p. 60-61)

Nous assistons ici à un véritable dialogue interspèce ; un dialogue dans lequel la barrière de la langue ne semble nullement un problème.

- Amitié interspécifique

Très rapidement, la narratrice considère ses animaux domestiques comme des amis, notamment Lynx, à propos duquel le vocabulaire de l'amitié est employé dès les premières minutes qui suivent la découverte du mur lorsque le braque pose la tête sur ses genoux : « Je fus sensible à cette preuve d'amitié » (p. 23). Ce statut particulier est mentionné à plusieurs reprises : « Lynx m'était le plus proche car il n'était pas seulement mon chien mais aussi mon ami » (p. 59-60). On pense également à cette formule plus concise mais très parlante : « Lynx, mon gardien et mon ami » (p. 173).

De façon révélatrice, dans les rêves qu'elle fait après la mort de Lynx, les animaux « sont amicaux et pleins d'entrain » (p. 174), bien plus que les êtres humains qu'elle voyait en songe auparavant. Et la narratrice de commenter : « à la réflexion cela n'a rien d'étonnant, cela montre tout au plus ce que j'ai toujours attendu des hommes et ce que j'ai toujours attendu des animaux » (p. 174).

- Famille interspécifique

Au-delà même de l'amitié, la narratrice considère très rapidement ses animaux comme une nouvelle famille.

Cette idée repose sur la conscience de la proximité biologique entre les êtres humains et les autres animaux – leur parenté :

« Les barrières entre les hommes et les animaux tombent très facilement. Nous appartenons à la même grande famille et quand nous sommes solitaires et malheureux, nous acceptons plus volontiers l'amitié de ces cousins éloignés. Ils souffrent comme nous si on leur fait du mal et ils ont comme nous besoin de nourriture, de chaleur et d'un peu de tendresse. » (p. 274)

Tous sont des êtres sentients – « ils souffrent comme nous », « ils ont comme nous besoin [...] d'un peu de tendresse ». La *sentience* désigne la « capacité à éprouver subjectivement des états comme la douleur ou le plaisir, à avoir des *expériences vécues* » (Wikipédia). Aussi les animaux sont-ils présentés comme des « cousins éloignés » appartenant « à la même grande famille »¹.

Cette idée trouve son application dans le cours du récit. Se constitue ainsi une « étrange famille » (p. 55), que la narratrice qualifie également de « meute » (p. 59) ou de « clan » (p. 141), brouillant ainsi les frontières de l'humanité et de l'animalité. Bella y est la « sœur patiente » de la narratrice (p. 273), Lynx joue avec les chatons « comme s'il en était le père » (p. 183), Tigre considère la narratrice comme une « mère de rechange » (p. 187). De façon générale, la femme se pense comme « le chef » de cette famille (p. 55) ; nous y reviendrons *infra*.

La narratrice s'identifie souvent à ses animaux et utilise à plusieurs reprises le pronom « nous » lorsqu'il est question des petits (ou « enfants », p. 85) accueillis dans cette famille – comme s'il s'agissait autant de sa propre progéniture que de celle de ses animaux :

« Nous étions toutes les deux ravies d'avoir si bien réussi. C'était un petit taureau et nous l'avions mis au monde ensemble. » (p. 167)

« si nous avons des chatons, tout se passera comme d'habitude » (p. 187)

Du reste, les nuits de la protagoniste sont peuplées de rêves qui, eux aussi, ne prennent aucunement en compte les « barrières entre les hommes et les animaux » (p. 274) :

« Dans mes rêves, je mets au monde des enfants qui sont indifféremment des humains, des chats, des chiens, des veaux, des ours et d'étranges êtres couverts de poils. Mais tous naissent de moi et il n'y a rien en eux qui puisse m'effrayer ou me rebuter. » (p. 274)

L'absence de rejet dit combien, pour elle, l'animal n'est plus autre, n'est plus un autre, une créature différente d'elle, mais seulement une manifestation singulière du vivant, de la puissance de vie de la nature.

¹ En outre, hommes et animaux partagent une communauté de destin, celle de la mort, promise à tous les vivants : « Je ne vois pas en quoi ce serait déshonorant de porter le fardeau imposé, comme n'importe quel animal, ni en fin de compte de mourir comme n'importe quel animal. [...] Être mis au monde et mourir n'est pas un honneur, c'est le sort de toutes les créatures et ça ne signifie rien de plus » (p. 88).

→ On le voit, la narratrice fait l'expérience de l'abolition des frontières entre humanité et animalité, à tel point que cette distinction perd tout sens à ses yeux :

« Cet été-là j'oubliai complètement que Lynx était un chien et pas un homme. Je le savais, mais cette différence n'avait pour moi plus aucun sens. » (p. 309)

Elle en arrive à refuser d'envisager qu'il y ait une véritable scission – une différence de nature – entre Lynx et elle : nature animale et nature humaine ne seraient pas différentes dans ce cas précis.

II.2. Les rapports aux animaux sauvages : la fin des préjugés

L'expérience est d'un autre ordre avec les animaux sauvages : ce ne sont pas les barrières mais les préjugés qui tombent.

La narratrice évoque en effet à de nombreuses reprises la peur ou l'aversion que l'être humain, notamment « l'enfant de la ville » (p. 63), éprouve pour certaines espèces animales. La chouette et son « cri lugubre » (p. 68), les « dangereux » serpents (p. 99), les corneilles qui « f[ont] horreur » (p. 117) : tout un bestiaire effrayant auquel elle va progressivement se familiariser.

On comprend en effet que l'absence d'expérience personnelle favorise ces préjugés. Dès lors que la narratrice rencontre et côtoie ces animaux, elle surmonte ses préventions : « Je ne vis ma première vipère que plus tard [...]. À partir de ce moment je n'eus plus jamais peur d'un serpent » (p. 100).

Encore faut-il rencontrer ces animaux dans leur milieu naturel, et non dans un espace urbain avec lequel ils apparaissent en décalage. C'est ce que montre le cas des corneilles :

« Avec le temps, j'éprouvais pour elles une certaine affection et je ne comprenais pas pourquoi elles m'avaient fait tellement horreur jadis. En ville [...] elles me faisaient l'effet de misérables animaux crasseux. Ici, sur les pins étincelants, elles paraissaient d'autres oiseaux, et j'en oubliais mon ancienne antipathie. » (p. 177)

Dans la forêt, la narratrice comprend la nature véritable des corneilles, sans trouver horrible le rôle de charognard qu'elles jouent au sein de la nature : « si j'étais morte dans la clairière, elles m'auraient déchirée et déchiquetée, fidèles à leur devoir qui est de débarrasser la forêt de ses charognes » (p. 279).

→ Il convient pourtant, dans un dernier temps de cette séance, de nuancer ces analyses. Certaines pages du *Mur invisible* nous montrent que la narratrice n'échappe ni à son point de vue ni à sa nature d'être humain, et que cette dernière implique un rôle particulier à jouer vis-à-vis des autres animaux.

III. Un anthropocentrisme indépassable ?

Ce dernier axe résonne comme un écho aux analyses de **Francis Wolff**. Je vous invite donc à vous reporter au corrigé de la dissertation n° 3 pour mettre en perspective ces remarques.

III.1. L'anthropomorphisme

On est frappé, à la lecture du roman, par la très forte tendance de la narratrice à utiliser des comparants humains pour décrire les attitudes et les comportements des animaux qui l'entourent :

« La façon qu[e Bella] avait de tourner la tête de tous côtés, en arrachant les feuilles des buissons, me faisait penser à une jeune femme coquette qui regarde par-dessus son épaule avec des yeux bruns et humides. » (p. 41-42)

« Bizarrement, [la chatte] parut bientôt se méfier moins de Lynx que de moi. Elle n'en redoutait plus de mauvaise surprise et elle commença à le traiter comme une femme capricieuse traite son benêt de mari. » (p. 58)

Comme elle l'admet, la femme a « tendance à projeter sur les animaux » ce qu'elle-même ressent (p. 293), ce qui est évidemment une limite à la compréhension et à la connaissance des autres vivants dans leur spécificité.

III.2. Le mystère de l'animalité

Si certaines pages de son récit soulignent la connaissance nouvelle que la narratrice a acquise de ses animaux domestiques, la « tranquille compréhension silencieuse » (p. 309) qui les lie, d'autres passages présentent l'animalité comme une énigme indéchiffrable.

La femme reconnaît ainsi les limites de sa compréhension de Bella : « Je ne sais pas grand-chose sur elle. Peut-être rêve-t-elle [...]. J'ignore tout cela » (p. 122). Cette nescience est du reste mutuelle :

« Je suis chaude et vivante et elle sent que je lui veux du bien. Mais nous n'en saurons jamais plus l'une sur l'autre » (p. 123)

Mais ce sont surtout les chats qui restent pour elle des énigmes. « Conduite mystérieuse » (p. 125), « cérémonial presque byzantin » (p. 140), « rite secret » (*ibid*) : leur vie entière est marquée au sceau du mystère. Aussi la narratrice souligne-t-elle l'irréductible étrangeté de cette espèce animale : « Tous les chats [...] nous restent très étrangers et il nous est très difficile de les atteindre » (p. 125). La barrière interspécifique réapparaît.

III.3. Une échelle de valeur anthropocentrée

Si la narratrice se défait de ses préjugés, elle ne peut s'empêcher d'éprouver une affinité plus grande pour certaines espèces animales.

Plus les animaux lui sont éloignés, biologiquement parlant, plus elle éprouve de difficulté à ressentir pour eux de l'empathie. Ainsi, chasser des chevreuils ou des cerfs lui pose beaucoup plus de problème que pêcher des truites :

« Je ressentais moins de gêne à les tuer. J'ignore pourquoi. C'est quand il est question de chevreuil que cela me semble particulièrement condamnable, presque une sorte de trahison. Jamais je ne pourrai m'y habituer » (p. 63)

Si la vie des chevreuils lui semble plus précieuse, c'est qu'elle est plus semblable à la sienne. Aussi la mise à mort de ces mammifères lui apparaît-elle « condamnable » moralement.

Poissons ou insectes lui restent, au contraire, fondamentalement « étrangers », comme elle le souligne elle-même :

« Ma faculté d'imagination est très limitée, elle n'arrive pas à pénétrer jusqu'à la chair lisse et blanche des animaux à sang froid. / Et les insectes, comme ils me restent étrangers. Je les regarde et les observe avec étonnement, et je suis contente qu'ils soient si petits. [...] / Il m'arrive de souhaiter que cette étrangeté se change en familiarité, mais j'en suis bien éloignée. » (p. 293)

La narratrice ne parvient pas à se mettre à la place de ces vivants qu'elle contemple à distance, « avec des yeux humains » (p. 256) – ce qui est, somme toute, naturel.

III.4. Un rôle particulier à jouer

En tant qu'être humain, la narratrice est enfin amenée à jouer un rôle particulier vis-à-vis des autres vivants, un rôle caractérisé par une dimension morale spécifiquement humaine.

- Le poids de la responsabilité

Posséder un animal domestique, c'est-à-dire un vivant que des millénaires de sélection ont rendu intrinsèquement dépendant de l'homme, c'est avoir l'obligation morale de s'occuper de lui chaque jour.

Ainsi la narratrice écrit-elle, lors de l'épisode de sa rencontre avec Bella : « J'étais à la fois propriétaire et prisonnière d'une vache » (p. 35). En effet, elle sait qu'elle ne peut s'éloigner plus d'un jour de celle-ci sans mettre le bien-être de son animal en danger. Plus loin elle désigne ses bêtes comme « un autre **fardeau** » venu se substituer à « la grande responsabilité » qu'elle avait de ses proches avant la catastrophe (p. 87). Il s'agit là d'une « lourde charge » (p. 253) que seul l'être humain doit porter.

Cette contrainte est telle qu'elle se force à prendre soin d'eux même en cas de fatigue extrême, de blessure ou de maladie. C'est notamment le cas lors de son grand épisode de fièvre (cf. p. 284-289) :

« Je n'étais pas seule et je n'avais pas le droit de les abandonner. Ils m'attendaient avec tant de patience. Je buvais du lait avec du cognac, et quand la fièvre tombait, je me levais, me traînais jusqu'à l'étable et m'occupais de Bella et de Taureau » (p. 289)

La narratrice n'envisage jamais de ne pas contribuer activement à leur survie, à leur vie même et à leur bien-être. Les soins qu'elle apporte à ses animaux se font souvent à ses propres dépens, puisqu'elle fait passer leurs besoins avant les siens :

« Mon incompréhensible aversion pour l'alpage, après y avoir passé un si bel été, n'avait pas complètement disparu. Peut-être fallait-il l'imputer à un souci de confort qui me faisait reculer devant ce dur labeur. [...] mais je ne me sentais pas le droit de priver Bella et Taureau d'un nouvel été là-haut. » (p. 299)

« Vraiment, je [...] souhaite [à Bella] un veau. Cela prolongerait mon temps de captivité et me causerait de nouveaux soucis mais pourvu que Bella ait son veau et soit heureuse, j'oublierais immédiatement que cela dérange mes plans. » (p. 273)

La narratrice souligne combien elle est accablée par ce « souci terrible » (p. 285) : « Aimer et prendre soin d'un être est une tâche très pénible » (p. 188). Pourtant cette responsabilité morale est aussi le rempart le plus efficace contre la tentation de l'abandon, de la fuite, du suicide. « C'était surtout la pensée de Lynx et de Bella qui me retenait » (p. 47) écrit-elle au sujet de son état d'esprit dès les premiers temps de son expérience. Et plus encore dans les périodes de profond découragement, notamment lorsqu'elle envisage de creuser un passage sous le mur :

« Pendant que je caressais ses flancs sans penser à rien, j'eus soudain la conviction que je ne pouvais pas partir. C'était peut-être stupide, mais c'était ainsi. Je ne pouvais pas fuir et laisser tomber mes bêtes. Cette décision ne fut pas le fruit d'un raisonnement ni même d'un élan sentimental. Quelque chose en moi m'interdisait d'abandonner ce qui m'avait été confié. » (p. 233)

Elle obéit ainsi à un devoir moral qui s'impose à elle.

Aussi la douleur qu'elle ressent au moment de la mort de ses animaux domestiques est à la fois liée à une souffrance affective et à la conscience aiguë d'avoir failli à la tâche qui lui a été confiée :

« Lynx et Taureau ont rejoint [Tigre] et Perle l'avait précédé. Ils m'ont tous quittée. Ils sont partis contre leur gré. Ils auraient volontiers continué à mener leur courte vie innocente. Mais je n'ai pas su les protéger. » (p. 283)

- Le « rôle de la providence » (p. 214)

Mais « aimer et prendre soin » ne se limite pas aux animaux domestiques :

« aussi longtemps qu'il y aura dans la forêt un seul être à aimer, je l'aimerai et si un jour il n'y en a plus, alors je cesserai de vivre. » (p. 188)

La narratrice se perçoit également comme propriétaire du territoire que la catastrophe lui a assigné : « ma vallée. J'ai bien dit "ma vallée" » (p. 69). Et cette possession implique là aussi une forme de responsabilité.

Ainsi, elle prend rapidement conscience que l'activité de la chasse n'est pas seulement rendue nécessaire par sa propre survie. Si elle ne régule pas les populations de gibier, l'exiguïté de la vallée et l'enfermement causé par le mur conduiraient nécessairement à une prolifération délétère pour les végétaux et, à terme, pour les animaux eux-mêmes :

« Je ne tirais à cette époque, après y avoir longuement réfléchi, que des chevreuils d'un an. J'avais peur en effet que le gibier trop peu chassé de ma réserve ne se multiplie et dans quelques années se trouve comme pris au piège de la forêt dévastée. Pour parer ce fléau, je m'efforçais de ne tirer que des mâles. Je crois qu'alors je ne trompais pas. » (p. 119)

Paradoxalement, la narratrice constate donc que prendre soin des animaux c'est aussi, parfois, les tuer.

Mais la narratrice vient également en aide aux populations d'animaux sauvages, dans les périodes où les conditions météorologiques risquent de les condamner à mourir de faim. Même si cela peut mettre en danger ses propres réserves, voire sa propre existence. Comme elle est capable de sacrifier son bonheur ou son bien-être pour celui de ses animaux domestiques, elle en arrive à sacrifier sa nourriture pour ceux de la forêt :

« Que représentaient mes marrons face à une telle famine ? C'était sans doute une folie de les sacrifier mais je ne pouvais pas faire autrement. Je courus à la maison, sortis les deux sacs de la chambre, les attachai ensemble et les traînai sur la neige. [...] Je vidai les sacs dans la mangeoire en me faisant l'effet d'être devenue à moitié folle. [...] À la tombée de la nuit, ils viendraient tous vers les mangeoires et pourraient se rassasier au moins une dernière fois. » (p. 162)

Elle met ensuite en place des stratégies plus pérennes pour les nourrir si nécessaire, alors même qu'elle sait combien une telle conduite est déraisonnable :

« Maintenant je conserve toujours assez de foin pour pouvoir en cas d'extrême nourrir le gibier pendant une semaine. Il serait plus raisonnable d'y renoncer car le gibier n'a que trop tendance à se multiplier mais je n'ai pas le cœur à le laisser mourir de faim et finir si misérablement. » (p. 162-163)

Cet attachement profond à la survie de l'ensemble des bêtes la conduit à formuler, à plusieurs reprises, un projet pour les sauver tous, après son départ de la forêt (si elle parvient à partir) : creuser un passage sous le mur :

« Si je pars d'ici, je creuserai un trou sous le mur afin que la forêt ne devienne pas un piège. Ou bien mes chevreuils et mes cerfs trouveront de gras pâturages en quantité illimitée, ou bien une mort subite » (p. 119).

La narratrice apparaît ainsi comme la **gardienne de la vie** dans la nature, si bien qu'elle intervient parfois pour contrer la dynamique prédateur-proie ou aider un animal, qui ne devrait pas l'être, à rester en vie. C'est ce qui se passe notamment avec la corneille blanche, anomalie de la nature (elle la qualifie même de « monstre »), rejetée par son groupe en raison de sa différence et qui pourtant la fascine :

« Cet automne est apparue une corneille blanche. Elle vole toujours en arrière des autres et se pose seule sur un arbre que ses compagnes évitent. Je ne peux pas comprendre pourquoi les autres corneilles ne veulent pas d'elle. Elle me semble à moi un oiseau particulièrement beau, mais pour ses compagnes elle est horrible. Je la vois toute seule sur son pin, regardant fixement au-dessus du pré, un triste monstre qui ne devrait pas exister, une corneille blanche. » (p. 293-294)

La narratrice a bien conscience qu'en la nourrissant elle contrevient à l'ordonnement de la nature, à des règles tacites et transcendantes, mais elle continue néanmoins à le faire :

« Les déchets que je lui donne ne font peut-être que prolonger une vie qui ne devrait pas l'être. Mais je veux que la corneille blanche vive. » (p. 294)

Toutefois la narratrice sait qu'en définitive la loi de la forêt prévaudra, que ses interventions – qu'elle qualifie d'ailleurs avec une dureté certaine de « gâchis » – seront annulées par les dynamiques propres à la biosphère. Elle sait qu'elle ne peut sauver la nature contre la nature elle-même :

« Parfois je ne peux pas m'empêcher de jouer le rôle de la providence je sauve une bête d'une mort certaine puis j'en tue une autre parce que j'ai besoin de viande. Mais la forêt vient facilement à bout de mon gâchis. » (p. 214)